

CHAPITRE 11

RENCONTRES

Mon activité professionnelle est marquée par les saisons, les jalons des années civiles et scolaires. Septembre et décembre, janvier et juin... Je récupère toujours du temps libre quand les boîtes ont liquidé leurs soirées de Noël et leurs événements de rentrée. C'est le moment de me bouger, de ne plus me contenter de grossir les rangs du samedi, moi le manifestant « spectateur » (et chanteur) qui n'a jamais lancé un seul pavé. J'ai vu traîner une affichette sur un poteau électrique non loin du marché de ma ville : il y a des Gilets jaunes dans les environs. Ils s'organisent, visiblement, et jeudi prochain ils se retrouvent sur l'unique rond-point du coin, à dix minutes à pied de chez moi. Bien évidemment, j'irai.

Entre temps, j'apprends qu'une réunion publique impliquant Priscillia Ludosky doit se tenir bientôt à Paris, près du métro Bonne-Nouvelle. La conférence est intéressante, l'économiste Christophe Ramaux et l'avocat David Koubbi font des développements de qualité, mais je suis surtout venu rencontrer Priscillia. Rencontrer est un bien grand mot lorsqu'on n'a qu'une fenêtre d'une minute ou deux pour aborder une personnalité, et qu'on n'est pas le seul dans ce cas. Je lui remets derechef *Vers la révolution* en guise de carte de visite. Je ferai de même quelques jours et semaines plus tard avec Jérôme Rodrigues puis François Boulo lors de conférences dans les différentes antennes de la Bourse du Travail qui encadrent la place de la République. Sur le moment, à chaque fois, je suis ravi de mon coup. Quelques mois plus tard, alors que je commence à les fréquenter réellement pour d'autres raisons, tous m'avouent qu'ils ne l'ont pas lu. Qui étais-je pour croire qu'il en serait autrement ? Juan Branco aussi repartira d'une dédicace qu'il faisait à Paris avec un cadeau qui déformera son sac et lui pèsera sur l'épaule, pour le même résultat j'imagine. Qu'importe. En forçant ces rencontres, avec quelques mots, j'ai tout de même compris une chose : nos figures ne se parlent pas. Certaines animosités sont même vives, entre Priscillia et Éric, on l'a dit, mais aussi par exemple la rivalité entre Juan Branco et François Boulo, consécutive à des mots malheureux du premier lors d'une conférence à Rouen, et qui ne seront jamais suivis d'excuses. Faire le tour des concernés pour tenter de les réunir est une idée séduisante, et tandis qu'elle germe dans mon esprit je me doute qu'un paquet de monde doit déjà être sur le coup, mais ça ne coûte rien d'y penser.

Bref, ma première AG locale commence sans moi. J'arrive en retard sur le rond-point, le gilet fièrement porté, résolu à ne surtout pas la ramener et à écouter tout ce qui va se dire avant d'en conclure quoi que ce soit. Car j'ai le profil type du « citoyen professionnel », comme disent les sociologues, en moyenne un mâle blanc trentenaire bac+5 (bingo) qui a un avis sur beaucoup de choses, et qui met sans le vouloir des bâtons dans les roues à tous ceux qui tentent de superviser la démocratie directe et valorisent les organisations « horizontales ». Après une brève présentation, je passerai donc deux bonnes heures les oreilles grandes ouvertes, me chauffant à la lumière du brasero (un bon vieux bidon typique des piquets de grève prêté par le

restaurateur d'à-côté) en gobant quelques clémentines dont une palette entière a été généreusement offerte par un participant.

La première scène à laquelle j'assiste me met d'entrée dans de curieuses dispositions. Tout le monde écoute attentivement un représentant de la CGT invité pour l'occasion, qui explique que la prochaine manifestation syndicale prévue dans le 93 pourrait bien accueillir des GJ, mais à la condition qu'ils se subordonnent aux organisateurs. Il veut bien qu'un logo gilet jaune apparaisse sur son tract, à condition que ledit tract ne soit en rien modifié. Il voudra bien prêter un peu son micro et sa sono le moment venu, à condition que les mots d'ordres prononcés soient ceux du syndicat. Il n'est pas question ici de manipulation, le type est parfaitement honnête, il est mandaté pour nous mettre un marché en main, à prendre ou à laisser. Mais s'il ne nous prend effectivement pas en traître, il n'a cependant rien compris à ce qui s'est passé le 17 novembre, il n'y a toujours pas de réelle « convergence » en vue et pourtant, autour de moi, on semble acquiescer au projet.

Un autre invité, syndicaliste lycéen qui projette le blocage d'un établissement des environs, consterne ensuite tout le monde par sa franchise désarmante en expliquant que « les étudiants ne bougeront jamais le samedi, ils profitent de leurs week-ends pour... », « sortir, aller jouer au foot ? » suggère l'un d'entre nous. « Non, jouer à la console... », répond le gamin, l'air affligé. Nous le sommes autant que lui. En gros, si l'on veut voir des lycéens, il faudra aller manifester avec eux le vendredi pendant qu'ils sèchent l'école, troquer au passage la tunique jaune pour la tunique verte, et attendre une hypothétique grande vague de blocages qu'il n'est lui-même pas certain de voir venir.

Ceux qui le souhaitent y vont ensuite de leur petit mot, sous la direction horizontale du comité des horloges (deux personnes qui changent chaque jeudi) pour que personne ne sorte de son temps de parole alloué. Deux minutes, pas une de plus, sauf explication détaillée d'une action à venir ou prise de parole passionnante d'un participant qui met tout le monde d'accord. L'un des orateurs en particulier se distingue par son aisance et le côté opérationnel de ses propos, mais la soirée traîne en longueur. Au moment où la fin de la réunion est annoncée, je l'entends se rappeler in extremis qu'« au fait, l'AG de Rungis cherche du monde pour organiser la prochaine assemblée d'Île-de-France ». Pardon ? Je fais alors le chemin du retour avec lui sur le mode « Enchanté, ça m'intéresse ! », et nous sympathisons immédiatement. Yazid a fait HEC et moi l'ESSEC, il a fait du conseil (un classique) avant de vouloir donner du sens à sa vie en créant une école un peu spéciale.

Je le reverrai très bientôt, lui et les autres, et nous monterons ensemble cette assemblée régionale. Mais d'ici-là il y a l'acte XIV. Le secteur Invalides-Trocadéro semble être devenu notre repaire. Je refais la route avec Patrick jusque devant les canons, sur cet immense espace gazonné au cœur d'un des plus beaux quartiers de la capitale, dans l'alignement du majestueux pont Alexandre III. Le cortège est animé mais pacifique depuis Montparnasse, tandis que la police expérimente la « nasse mouvante », l'encadrement du cortège entier par des escadrons de CRS placés sur les côtés, qui passent la journée à raser les murs au pas de charge pour suivre les manifestants en sautant d'une intersection à l'autre, tandis qu'un cordon clôt la marche et qu'une ligne reste collée à la tête, face-à-face, c'est-à-dire à reculons pour ces pauvres policiers obligés de marcher plusieurs kilomètres à l'envers. Les vidéos de quelques spécimens un peu

balourds trébuchant sur les séparateurs piégeux des grandes avenues sont impayables, malheureusement pour eux. Mais ceci n'est pas notre affaire, qu'ils se plaignent eux aussi si les ordres sont idiots.

Ça se corse évidemment comme à chaque fois lors de la nasse finale. Les bouquets d'armures et de boucliers qui gardent chaque pile du fameux pont du tsar se font aujourd'hui pilonner avec ardeur et régularité. La place fourmille de black blocs. Ils ont fait monter la pression au maximum dès leur arrivée ici, et le quadrillage gazonné de la place sert de repère pour une nouvelle version de la bataille navale. « Chef, y'a ce carré-là qu'a pas encore pris dans sa gueule ! » À mesure que la situation dégénère, les rebords de trottoirs sont arrachés à la chaussée puis violemment jetés par terre afin de se briser pour fournir des munitions lançables à main d'homme, pour le coup potentiellement létales. Les projectiles partent en l'air, jamais depuis le premier rang donc avec une force impressionnante, et ma hantise est que quelqu'un loupe son lancer et tue le manifestant qui se prendra un pavé perdu, mais les trajectoires sont toujours assurées. On a affaire à du professionnel. Les flics ont le temps de tout voir arriver, exception faite de courtes phases de jets continus de contenants le plus souvent inoffensifs, tout ce qui passe par la main ayant alors vocation à faire le voyage.

Au milieu de l'esplanade, un type court à toutes enjambées. Un micro à bonnette bleue, une petite veste en cuir, je reconnais Vincent Lapierre, vidéaste autrefois proche du très toxique Alain Soral, il est la cible privilégiée des antifas. D'ailleurs les voilà, une petite dizaine, collés à ses basques, qui veulent lui faire la peau. Il trouvera refuge derrière la ligne de CRS qui garde le quai d'Orsay, côté Alma. Cette ligne fera face elle aussi à des attaques impressionnantes, qui répliquera à longue portée jusqu'au milieu de l'esplanade. La journée est presque terminée. Nous nous positionnons plus près des canons et discutons avec un groupe, dos à l'action, jusqu'à ce qu'on s'aperçoive que les policiers sont en fait en train de vider la place. Le canon à eau n'est plus qu'à quelques mètres de nous. Invités à partir prestement, nous obtempérons et nous mêlons aux manifestants qui s'extrait du théâtre d'opérations par le petit goulot de la rue de Grenelle, bifurcation immédiate sur le boulevard des Invalides, le préfet ne nous laissant évidemment pas le loisir de repasser devant chez Griveaux. Au coin de cette rue étroite, il y a une banque. Sur le trottoir d'en face, à moins d'une dizaine de mètres, un cordon d'une dizaine de CRS supervise notre sortie. Côté banque, acharnés à en briser les vitrines à coup de pavés, trois black blocs sont absorbés par leur besogne. « Qu'attendez-vous pour les arrêter ? Vous voulez qu'on vous aide ? Qu'on fasse le boulot à votre place ? » disent les manifestant aux pandores qu'ils frôlent. « On n'a pas les ordres », chuchote l'un d'eux, recroquevillé derrière son casque et son bouclier. Ça se voit qu'ils ont honte, celui-ci en tout cas.

Débouchant sur le boulevard, nous assistons à une scène impressionnante. Deux types en noir sont en train de s'acharner sur une voiture de police, avec les policiers dedans ! Ils défoncent les vitres, les phares, etc. Les agents démarrent alors en trombe pour disparaître dans la rue de Babylone, ou ça chauffe semble-t-il pas mal, on l'entend d'ici. Les black blocs impunis restent à deviser sur le trottoir, à l'endroit même de leur méfait, à quelques mètres de la ligne de CRS citée à l'instant. Mais les policiers qu'ils ont attaqués n'ont pas dit leur dernier mot. Leur mission urgente remplie rue de Babylone, les voilà déjà qui reviennent en trombe, s'arrêtent pile devant le petit groupe qui abrite les deux casseurs incriminés et entreprennent de les désosser à même le trottoir, le tout en un éclair.

De ça non plus, ils n'avaient pas vraiment reçu l'ordre. Je comprends qu'ils aient plus de considération pour leur propre équipement que pour la vitrine d'une banque (je ne vais pas leur jeter la pierre, si l'on me permet cette expression), mais ce mauvais cinoche n'a que trop duré. Avec quelques connaissances de Patrick, nous nous posons place Vauban. Il y a quelques youtubeurs émergents. Jérôme Rodrigues qui passe par là s'arrête pour nous saluer, il a toujours un petit mot pour tout le monde. C'est maintenant l'heure de rentrer.

Le soir, c'est la consternation. Certes, pour la première fois, les chiffres officiels du ministère de l'Intérieur sont dénoncés en direct sur BFM TV par Dominique Rizet, le responsable police-justice de la chaîne, mais le sujet est comme d'habitude rapidement escamoté. « Antisémites ! » Voilà le mot autour duquel tournent toutes les conversations après l'agression verbale subie par Alain Finkielkraut, qui était descendu de chez lui à la rencontre du cortège. Sur les images, on voit celui qui s'était déjà fait sortir manu militari de Nuit debout (on se souvient de la scène) se faire ici verbalement tancer par une petite poignée de manifestants manifestement musulmans (qu'on me pardonne ce délit de faciès), qui appuient un reproche très clair concernant un sujet moyen-oriental qui a peu de rapport, on me l'accordera j'espère, avec les revendications des Gilets jaunes. Dans le concert d'inepties qui accompagnera cette affaire, la meilleure réaction fut finalement celle de l'intéressé lui-même, largement blasé, qui invita tout le monde au calme et à ne surtout pas généraliser cet épisode à l'ensemble du mouvement social.

Quelques jours plus tard, tandis que dans l'émission « Au tableau » sur C8 Christophe Castaner explique doctement à des petits de l'école primaire les sains principes du tir de flashball, schéma de cible à l'appui (« mais les policiers doivent absolument éviter de viser la tête », précise-t-il à toutes fins utiles, pas anxiogène pour un sou), je me retrouve missionné en urgence pour une rencontre avec le « groupe de Rungis ». Yazid a reçu l'invitation mais ne pouvant l'honorer pour cause de vacances au Maroc, il me la délègue. J'ai à peine adressé la parole à mon groupe à moi et voici que je le représente, sans qu'aucun d'entre eux ou presque soit même au courant. J'apprends qu'une première AG d'Île-de-France a eu lieu qui n'a laissé un souvenir impérissable à personne, mais que la seconde est en revanche restée dans toutes les mémoires comme un énorme fiasco. On dresse donc quelques grandes lignes avec Yazid, et me voici VRP gilet jaune dans le quartier de République. Le groupe de Rungis, est venu en force pour sa réunion hebdomadaire. Je comprends rapidement qu'aucun d'entre eux n'habite Rungis, et qu'il s'agit d'un groupe formé à partir d'éléments venant de toute la région pour organiser le blocage du plus grand centre logistique alimentaire d'Europe. Son véritable nom d'ailleurs est « Rungis-IDF », un collectif nettement marqué à l'extrême-gauche. Ils m'octroient dix minutes pour leur expliquer comment on entend procéder, puis le vote à main levée de cette petite trentaine de personnes est rapide, unanime. Ils ont l'air ravis de refiler le bébé.

J'avais pour mandat de récupérer une mission, c'est fait. Le jeudi, mon groupe local a repris ses récentes habitudes, que je découvre, dans la grande salle du troquet situé... en face de chez moi. Je m'y présente, inconnu ou presque, pour débriefer tout le monde, devant expliquer pourquoi c'est moi qui me suis retrouvé à y aller et autres circonlocutions pas évidentes. Bref, j'ai sorti les rames. Rodé à l'organisation d'événements, j'avais brossé un topo logistique qui, je pense, a effrayé tout le monde. Enfin, pas tout le monde. Au bout du compte, nous serons sept ou huit à nous pencher sur l'organisation effective de cette grosse réunion, et tous les autres nous rejoindront le jour J pour prêter main forte d'une manière ou d'une autre. Entre temps, nous

inonderons Facebook et toutes les messageries d'invitations, nous tenterons une cartographie (infaisable) des Gilets jaunes de la région-capitale, nous irons les chercher jusqu'à Saint-Nazaire, et nous atteindrons finalement notre but.

L'acte XV se présente deux jours plus tard, et l'on a déjà plus le temps de penser à autre chose. Un cortège similaire aux derniers nous emmène jusqu'au Trocadéro, et l'on peut dire qu'il est massif, ultra-massif même. Alors que nous venons de traverser le pont de l'Alma et que nous amorçons la remontée de l'avenue du Président-Wilson en direction de la place du Trocadéro, je profite de la situation en hauteur pour me retourner et constater que la nuée jaune qui m'entoure est absolument énorme. Où que porte le regard, jusque sur la rive d'en face, la traîne jaune dense et électrique remplit tout l'espace et semble presque ne pas avoir de fin. Mais il faudra bien une fin à cette journée, et c'est encore le Trocadéro qui lui en offrira l'écrin, sur un espace réduit à très haute densité. Un tireur d'élite discret – mais pas suffisamment – a pris place sur le toit de l'édifice, me fait-on remarquer à côté. Je confirme. Un nappage gazeux intempêtif puis assez rapidement continu aidera tout le monde à prendre conscience de l'heure tardive, alors que le métro a déjà fermé ses portes. J'irai le récupérer à Victor Hugo une fois la place définitivement irrespirable, à la suite d'Éric Drouet croisé quelques minutes plus tôt alors qu'il quittait la place accompagné de sa femme et de sa mère, sa véritable garde prétorienne.

C'est aujourd'hui, me semble-t-il, la première utilisation quelque part en France du désormais célèbre « cacatov ». Une vidéo en fait assez efficacement l'article, dans laquelle on voit cette arme d'un genre nouveau faire détalier un troupeau entier de la BAC. Je lirai même plus tard qu'un bataillon de CRS marseillais, souillé par le contenu du cadeau mais contraint de ne pas quitter son poste de la journée, et faute d'une tuyauterie en état de marche dans le commissariat qui l'accueillait, a dû attendre 22h30 pour commencer à se nettoyer au jet d'eau froide sur le parking, dans cette nuit noire au cœur de l'hiver. Pour les corps, le dispositif fait l'effet d'une pichenette, mais dans les têtes il est pire qu'une grenade incendiaire. Sur les plateaux, on hurle à la scatophilie mal placée, à l'outrage terminal. Je m'attends alors à voir la technique faire florès un peu partout, mais comme chacun sait les amateurs de l'idée seront finalement déçus.

L'acte XVI, parti massif une semaine plus tard, terminera en eau de boudin au pied du lion de Denfert-Rochereau. Une partie des manifestants a en effet tenté une « sauvage » sur les Champs-Élysées, et l'un d'entre eux s'est pris un tir de LBD dans les dents. Pour ce qui nous concerne, cette fin de cortège clairsemée est parfaitement pacifiste. On y croise la députée Esther Benbassa ceinte de son écharpe tricolore, et ça taille même ici ou là un bout de gras jovial avec les CRS. J'apprends qu'en province il y a eu un peu d'action (aujourd'hui à Toulouse, Nantes ou Marseille), et je vois qu'à Paris tout le monde a l'air plus détendu, mais ce n'est que le feu qui couve. Le mouvement a pris le pli de faire tourner les « appels nationaux » d'une ville à l'autre pour obtenir de gros cortèges. Aujourd'hui, Lille a même accueilli les Belges, avec succès. Mais le prochain acte national important est déjà annoncé : il s'agit du 16 mars à Paris. On sent bien que tout le monde se réserve, qu'on rentre dans un cycle d'économies des énergies, de concentration de la force à des points et des moments donnés pour en garantir l'impact, car le mouvement commence à s'éterniser.

Déjà seize actes (il y en a plus de soixante à l'heure où j'écris ces lignes), et nous nous projetons tous sur le dix-huitième. Pas besoin de réfléchir longtemps pour se douter que l'acte XVII sera

faiblard, mais comme à chaque jour suffit sa peine nous aurons tout de même quelque chose à nous mettre sous la dent. Beaucoup de policiers furent tout de même mobilisés qui apprirent rapidement que leur cher ministre passait ses samedis en boîte une fois la journée terminée. Correctement aviné, le bougre, à la merci de tous les vidéastes amateurs, en profite même pour rouler des pelles à une femme qui n'est pas la sienne.

La veille, un appel avait été lancé pour un sit-in sur le Champ-de-Mars, mais dès que la première planche de la cabane annoncée par Priscillia fut posée, les policiers sont intervenus pour tout ratisser, laissant aux services de la mairie le soin de nettoyer les matériaux éparpillés. Quelques jours plus tard, des Gilets jaunes se présenteront devant le siège de Monsanto pour en repeindre la façade de cette couleur. Joli ! Les actions de ce type vont commencer à faire des petits, ciblant avec des procédés malins certaines compagnies ou certaines enseignes bien choisies. Une équipe s'est même constituée autour de ça, qui n'a pas tardé à se spécialiser. Je les rencontrerai bientôt. Dès samedi prochain en fait, non loin du Fouquet's en flammes.

La suite au prochain chapitre.

Fabrice Grimal